

Bulletin météorologique. Washington, 12 août—Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau; vents variables.

NOTRE EDITION DU 1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'Abelle publiera cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1897-98 à la Nouvelle-Orléans. Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur le progrès du Commerce et de l'Industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plaisent même aux plus exigeants. Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville. L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux. Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

SUITE DEPECHEs.

Promotions dans la marine. Washington, 12 août—Pour quelque raison inconnue le gouvernement n'a pas suivi le programme annoncé pour les promotions dans la marine. Ces promotions devaient être faites d'après les recommandations d'une commission qui aurait passé en revue la conduite des officiers dans la guerre avec l'Espagne. Mais le département de la marine annonce aujourd'hui des promotions dans la flotte du nord de l'Atlantique. Toutefois, les commissions remises aux promus ne sont qu'intermédiaires et ne sont valables que jusqu'à leur ratification ou leur rejet par le Sénat. Les promotions datent du dix août 1898 et sont toutes faites pour belle conduite sur le champ de bataille. Liste des promotions: Commodore William T. Sampson, avancé de huit numéros et nommé contre-amiral pour belle conduite dans la bataille. Il prend rang immédiatement après le contre-amiral John A. Howland. Commodore Winfield S. Schley, avancé de six numéros et nommé contre-amiral pour les mêmes raisons. Il prend rang après le contre-amiral John A. Howland. Capitaine John W. Philip, avancé de cinq numéros et nommé commodore; prend rang après le commodore John C. Watson. Capitaine Francis J. Higginson, avancé de trois numéros; prend rang après le capitaine Bartlett J. Cronwell. Capitaine Robert D. Evans, avancé de cinq numéros; prend rang après le capitaine Charles S. Cotton.

Captaine Henry C. Taylor, avancé de cinq numéros; prend rang après le capitaine John W. Read. Capitaine Francis A. Cook, avancé de cinq numéros; prend rang après le capitaine Yates Sterling. Capitaine Charles E. Clark, avancé de six numéros; prend rang après le capitaine William C. Wise. Capitaine French E. Chadwick, avancé de cinq numéros; prend rang après le capitaine Charles D. Sigbee. Lieutenant commandant Raymond P. Rodgers, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant-commandant Charles C. Cornwell. Lieutenant-commandant Seaton Schroeder, avancé de trois numéros; prend rang après le lieutenant-commandant Duncan Kennedy. Lieutenant-commandant Richard Wainwright, avancé de dix numéros; prend rang après le lieutenant James D. Kelly. Lieutenant-commandant John A. Rodgers, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant-commandant Edwin K. Moore. Lieutenant-commandant James K. Cogswell, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant-commandant James R. Selfridge. Lieutenant-commandant William P. Potter, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant-commandant Ebenezer S. Prime. Lieutenant-commandant Giles B. Herber, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant-commandant Benjamin H. Buckingham. Lieutenant-commandant Newton E. Mason, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant-commandant Benjamin H. Buckingham. Lieutenant Alexander Sharp, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant William G. Cutler. Lieutenant Harry P. Huse, avancé de cinq numéros; prend rang après le lieutenant William R. Bush. Chef mécanicien Charles J. McConnell, avancé de deux numéros; prend rang après le chef mécanicien John Lewis. Chef mécanicien John L. Hanuman, avancé de deux numéros; prend rang après le chef mécanicien Henry R. Ross. Chef mécanicien Alexander B. Bates, avancé de trois numéros; prend rang après le chef mécanicien John D. Ford. Chef mécanicien Robert W. Milligan, avancé de trois numéros; prend rang après le chef mécanicien Alex. B. Bates. Chef mécanicien Charles W. Roe, avancé de trois numéros; prend rang après le chef mécanicien George W. Baird. Chef mécanicien Warner B. Bailey, avancé de deux numéros; prend rang après le chef mécanicien George Cowie. Sous-chef mécanicien George W. McElroy, avancé de trois numéros et nommé chef mécanicien; prend rang après le chef mécanicien Robert J. Reed. Commandant Bowman H. McCalla, avancé de six numéros et nommé capitaine pour le remplacer à son rang dans la liste prend rang après le capitaine Caspar F. Godrich. Les suivants prennent rang à partir de la même date, mais d'autres raisons sont assignées à leur avancement: Lieutenant Victor Blue, avancé de cinq numéros pour bravoure exceptionnelle; prend rang après le lieutenant Ford H. Brown. Lieutenant-colonel Robert W. Huntington, avancé d'un numéro et nommé colonel dans l'infanterie de marine pour conduite éminente sur le champ de bataille. Capitaine George F. Elliott, avancé de trois numéros pour les mêmes raisons; prend rang après le capitaine Carlisle P. Porter, de l'infanterie de marine. Lieutenant en premier Louis P. Lucas nommé capitaine dans l'infanterie de marine pour conduite

éminente à la bataille de Guantanamo, île de Cuba. Lieutenant en premier Wendell C. Neville, nommé capitaine pour les mêmes raisons. Lieutenant en second Louis J. Magill, nommé lieutenant en premier avec brevet de capitaine dans l'infanterie de marine pour bon jugement et bravoure à la bataille de Guantanamo, île de Cuba, le 13 juin 1898. Lieutenant en second Philip M. Bannon, nommé lieutenant en premier par brevet dans l'infanterie de marine, pour services éminents à la bataille de Guantanamo, le 13 juin 1898. Capitaine Paul St. C. Murphy, nommé major par brevet dans l'infanterie de marine pour services brillants à la bataille navale de Santiago, le 3 juillet 1898. Lieutenant en second Thomas S. Borden, nommé lieutenant en premier dans l'infanterie de marine pour services distingués à la bataille navale de Santiago, le 3 juillet 1898.

Prodigieux accroissement des manufactures de fer et d'acier aux Etats-Unis.

Washington, 12 août—Les chiffres suivants, compilés par le Bureau des statistiques du Trésor, donnent une idée juste du développement phénoménal de nos industries manufacturières, au point de vue des approvisionnements, non seulement de nos marchés, mais aussi des marchés des autres parties du monde. Il s'agit ici, surtout, des fabriques de fer et d'acier et de leurs exportations, pendant l'année fiscale 1898. Ces exportations sont cinq fois plus fortes, cette année, qu'en 1890, de plus du double de celles qui ont précédé 1896, et de 25 pour cent plus fortes qu'en 1897. D'un autre côté, les importations de fer et d'acier, en 1898, n'ont été en valeur que d'un sixième de celles de 1890, que d'un quart de celle de 1888, et que d'une moitié et demie celle de 1896. Les exportations des articles classés comme produits des fabriques de fer et d'acier s'élevaient, en 1890 à \$14,716,524. En 1896, elles atteignaient à \$25,542,208; en 1896, à \$41,160,577. En 1897, elles atteignaient \$57,494,672 et, en 1898, \$70,367,527. Pendant cette même période, les importations de fer et d'acier qui étaient, en 1890, de \$11,266,639, tombaient, en 1890, à \$11,679,501; en 1896, à \$25,338,103; et, en 1898, à \$12,615,913. Ainsi, alors que nos fabrications de fer et d'acier s'élevaient, en 1898, à cinq fois celles de 1890, les importations de même nature sont de moins d'un cinquième de celles de 1890. Les fabricants américains ont pris, sur le marché du pays, possession des cinq-dixièmes de cette production qui appartenait autrefois, aux fabricants étrangers, et ils ont, en même temps, grossi leurs ventes sur les marchés étrangers, de 4 cent pour cent.

Mesures pour préserver les parcs publics contre l'évaluation des troupeaux.

Washington, 12 août—Le Secrétaire de l'intérieur a reçu du surintendant par intérim, Zavaly, qui est chargé de protéger les Parcs Nationaux contre les envahissements des troupeaux, un rapport très intéressant. M. Zevally a achevé son travail, et la compagnie A de la cavalerie de l'Utah, a été détachée pour faire la garde des parcs. Déjà, 120,000 têtes de bétail ont été expulsées, soit 55 troupeaux en tout, du Parc Yosemite, et l'on croit que le même travail a réussi également dans les parcs Sequoia. On n'est pas suffisamment renseigné, en Californie, sur les intentions du département de l'intérieur, à propos de ces parcs. Il est bon que

l'on sache qu'en aucune circonstance et sous aucun prétexte, un animal n'a le droit de paître dans les réserves publiques, et que l'on va prendre toutes les mesures nécessaires pour en délivrer ces parcs. Les personnes qui ont une concession par écrit, ont seules le droit d'y faire paître des troupeaux, et les prairies qui leur sont concédées, doivent être nettement tracées et spécifiées sur la patente qui leur est accordée. Cette mesure est devenue nécessaire, attendu qu'une foule de propriétaires de troupeaux qui ont une concession limitée, se permettent de dépasser ces limites plus ou moins bien tracées, et de faire pénétrer leurs animaux dans les réserves du gouvernement. On n'a pas encore sévi contre eux; mais M. Zevally dit qu'il a pris des témoignages contre les délinquants et qu'on peut les poursuivre, si le gouvernement l'ordonne.

LE PROTOCOLE.

Washington, 12 août—Le protocole stipule: 1. Que l'Espagne abandonnera tout droit de souveraineté et tout titre sur Cuba. 2. Que Porto Rico et autres îles espagnoles des Indes Occidentales, ainsi qu'une des îles Ladrone, au choix des Etats-Unis, leur seront cédées. 3. Que les Etats-Unis occuperont et garderont la ville, la baie et le port de Manille, jusqu'à la conclusion d'un traité de paix, qui déterminera le contrôle, la disposition et la forme de gouvernement des Philippines. 4. Que Porto Rico et autres îles espagnoles dans les Indes Occidentales, seront immédiatement évacuées et que des commissaires devant être nommés dans les 10 jours, devront, dans les trente jours à partir de la signature du protocole, se réunir à la Havane et à San Juan pour régler les détails de l'évacuation et la faire exécuter, en conséquence. 5. Que les Etats-Unis et l'Espagne nommeront, chacun, cinq commissaires au plus, pour négocier et conclure un traité de paix. Les commissaires se réuniront à Paris, au plus tard, le 1er octobre. 6. A partir de la signature du protocole, les hostilités seront suspendues. Avis sera signifié, à cet effet, aussitôt que possible, par chacun des deux gouvernements, aux commandants de leurs forces navales et militaires. Ce qui précède est l'exposé officiel de ce que contient le protocole, tel qu'il a été préparé par le secrétaire Day et communiqué par lui à la presse. Le protocole a été signé à 4 h. 23 de l'après-midi, par le secrétaire d'Etat Day, représentant les Etats-Unis, et par M. Cambon, ambassadeur de France, représentant le gouvernement espagnol.

An camp de Chickamauga.

Chickamauga, 12 août—Les payeurs ont achevé leur travail, au camp Thomas. Ils sont partis pour le sud. Ce travail est achevé plus vite qu'on ne s'y attendait. La pluie a occasionné beaucoup de tracasseries au camp; mais la garde est considérable; elle a été mise rapidement fin aux désordres. On annonce maintenant que les deux divisions qui doivent quitter le camp, vont y rester 10 jours de plus. Des officiers spéciaux vont l'inspection des nouveaux camps. On attend leur rapport pour prendre une décision. En tout cas, les troupes ne feront pas de marches, comme on l'avait dit; elles seront transportées par chemin de fer, suivant l'avis des officiers. Le commissaire des subsistances, major Nye, et le capitaine McDowell préparent les rations de voyage. Les nouveaux camps seront ap-

provisionnés par le dépôt de Chattanooga. On fait, à l'hôpital de Chattanooga, des aménagements pour 800 malades et, plus tard, pour 1000.

Les chaleurs.

San Francisco, 12 août—Les rapports de Sacramento, Stockton, Fresno, Los Angeles et autres localités de l'intérieur, constatent que la journée d'hier a été la plus chaude de l'été. Le thermomètre a marqué 91 degrés à Los Angeles, 122 à Farmington et dans la vallée de San Joaquin et 110, à Sacramento.

Confirmation de la prise de Mayaguez.

Londres, 12 août—Une dépêche officielle reçue de San Juan de Porto-Rico confirme le rapport annonçant l'occupation de Mayaguez, une ville importante de la côte ouest de Porto-Rico, par les Américains.

M. Saxton se rétablit.

Canton, Ohio, 12 août—Les médecins ont découvert que Joseph S. Saxton, oncle de Mme McKinley, n'avait pas reçu de blessures internes quand il a été renversé par un char électrique, et il se déclare rétabli, conséquemment, qu'il se rétablit.

LA PAIX.

Nous n'avons, ce matin, rien de bien nouveau à annoncer à nos lecteurs. Il est probable que tous ont déjà lu le texte du protocole qui a été signé hier, à 4 heures 23 de l'après-midi, par M. Day, secrétaire d'Etat, au nom des Etats-Unis, et par M. Cambon, ambassadeur de France, au nom de l'Espagne. En vertu de cet important document, qui est, virtuellement un traité de paix, il n'y a, immédiatement, qu'une suspension des hostilités, si l'on ne consulte que le texte; mais si l'on se donne la peine de lire la proclamation de M. McKinley, on verra qu'il s'agit réellement d'une cessation complète de toute opération de guerre; et cette proclamation a été lancée avec tant de rapidité, qu'il est à croire qu'elle était rédigée d'avance, en prévision de l'événement que les deux parties adverses attendaient avec une égale impatience. Ce passage si brusque de l'état de guerre à l'état de paix, est une véritable nouveauté dans l'histoire des démêlés de peuple à peuple. Il restera comme une date mémorable dans les annales de l'humanité. On a vu, dans le passé, des batailles se livrer, alors que dans les conseils de cabinet, la paix était déjà réglée. Aujourd'hui, grâce à la rapidité prodigieuse des communications, les hostilités cessent à la minute, sur les deux océans, et d'une extrémité à l'autre des deux Mondes. Ce n'est peut-être là qu'un progrès matériel; mais concevons qu'il est étonnant. Nous voyons donc en paix, Dieu en soit loué; mais fesse le ciel que la maladie ne se mette pas de la partie et ne vienne pas redoubler nos terreurs et nos maux!

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Un Poète, J. Gentil. Pseudonymes et Sobriquets. Jaloux, nouvelle sentimentale. Politique et Politiciens, Yan de Leaca. Le Khevie de Paris. Bismarck à table. La marine anglaise. Mondanités, Ohignon. L'Actualité, etc., etc.

M. JULES CAMBON, Ambassadeur de France à Washington.

Jules Martin Cambon, administrateur français, né à Paris le 5 avril 1845. fit ses études au lycée Louis-le-Grand, suivit la faculté de droit, fut reçu avocat en 1866 et devint secrétaire de la conférence du stage en 1869. Pendant la guerre franco-prussienne, il servit avec distinction, comme capitaine, dans les mobiles de Seine-et-Marne. Après la paix, il fut nommé auditeur auprès de la commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'Etat. Il fut ensuite attaché au gouvernement général de l'Algérie, et devint, comme sous-chef et chef de bureau, dans la direction des affaires civiles et financières, le collaborateur de confiance du général Chanzy, sur la proposition duquel il fut nommé, le 13 juin 1878, préfet de Constantine. L'année suivante, il fut appelé, comme secrétaire général, à la Préfecture de Police de la Seine le 19 février 1879. En 1882, lorsque son frère quitta la préfecture du département du Nord pour le gouvernement de la Tunisie, il fut choisi pour le remplacer, et cinq ans plus tard, 1889, il passa à la préfecture du Rhône. Au mois d'avril 1891, il fut nommé gouverneur général de l'Algérie. Décoré de la Légion d'honneur le 6 février 1879, avec mention expresse à l'Official de ses services antérieurs, M. Jules Cambon a été promu officier le 9 juillet 1883 et commandeur le 31 octobre 1889.

BISMARCK ANECDOTIQUE

Les anecdotes sur Bismarck formeraient un volume si on voulait les réunir. En voici une qui se rapporte à l'époque où le chancelier de fer était ambassadeur de Prusse auprès de la Diète fédérale à Francfort. Bismarck logeait, à ce moment-là, dans la maison d'un patricien de la ville libre. Celui-ci, qui détestait les Prussiens, avait répondu à Bismarck, qui lui demandait de faire poser une sonnette dans la chambre de son domestique, qu'il n'était pas question de cela dans son bail. — Si vous en voulez une, lui dit-il, vous n'avez qu'à la faire poser. Quelques jours plus tard, toute la maison était mise sens dessus dessous. Un formidable coup de pistolet venait de retentir dans la chambre de l'ambassadeur. Le propriétaire, effrayé, se précipita dans l'appartement de ce dernier arriva tout essouffé dans le salon où il trouva Bismarck fumant tranquillement sa grosse pipe, et assis devant une pile de dossiers.

Sur la table était posé un pistolet encore fumant. — Pour l'amour du ciel, s'écria le propriétaire, qu'est-il donc arrivé? — Mais rien, répliqua Bismarck, rassurez-vous. J'ai simplement prévenu mon domestique de venir me parler. C'est un signal tout à fait inoffensif auquel vous ferez bien de vous habituer, car je m'en servirai probablement encore plus d'une fois. Le lendemain, Bismarck avait sa sonnette.

Autre anecdote qui souligne le côté mystificateur du caractère de Bismarck: Un gros industriel allemand, qui avait eu l'honneur d'être reçu dans l'intimité du chancelier, se trouvait à Friedrichshagen, au moment où la question égyptienne émuait fortement l'opinion en Europe. Il s'approcha de Bismarck, et lui demanda, d'un air confidentiel: — Eh bien, Monseigneur, que va-t-il devenir de cette fameuse question égyptienne? Le chancelier lui répondit, d'un air moitié flegme, moitié raison: — Je n'en sais absolument rien, je n'ai pas encore lu les journaux de ce matin.

Lorsque Bismarck résolut de se retirer des affaires, il alla remettre sa démission au vieil Empereur, qui la lui renvoya quelques instants après avec ce mot: — J'mais! Cédant à la volonté expresse de son maître, le chancelier resta en fonctions. A la première audience que celui-ci lui accorda, il lui dit: — Je ne comprends pas que vous vouliez vous retirer, je suis beaucoup plus âgé que vous et je monte encore à cheval.

— Parfaitement, sire, répliqua Bismarck, c'est la règle: le cavalier résiste toujours beaucoup plus longtemps que sa monture.

Bismarck était souvent harcelé de demandes d'autographes. Un jour, il reçut une lettre d'une jeune Anglaise qui lui demandait quelques lignes pour son album. Malgré l'arriération que Bismarck avait pour ces sortes de choses, il ne put faire autrement que de se rendre au désir de sa jeune correspondante. Il lui renvoya donc l'album qu'elle lui avait envoyé, après y avoir inscrit la phrase suivante: « Gardez-vous toujours, ma chère enfant, de bâtir des châteaux en Espagne, car ce sont les édifices les plus faciles à construire et les plus difficiles à démolir. »

Bismarck était d'une nature assez délicate. On raconte qu'un jour, pendant qu'il était ambassadeur de Prusse à Francfort, il fut invité à dîner par un riche marchand de la ville. Le dîner se termina, hier soir, au milieu des applaudissements de la foule, par la marche "Stars and Stripes" de Sousa.

Le vitascopie avec ses vues si intéressantes et si dramatiques, les drôleries de Ramus et de Arno, avec leur air qui est devenu si populaire et surtout les exécutions de l'orchestre Bellstedt attirent toujours la foule au West End, malgré la pluie toujours menaçante. Nous regrettons de ne pouvoir donner ici le programme de concert d'hier soir. Il était splendement composé.

West End.

AMUSEMENTS. Parc Athlétique.

Si vous ne connaissez pas Paul et Dika, nous vous conseillons d'aller les voir: ils en valent la peine. Quant à l'orchestre mexicain, il redouble, en ce moment, d'efforts et d'entrain pour finir dignement une saison qui a été inaugurée avec tant d'éclat.

La soirée s'est terminée, hier soir, au milieu des applaudissements de la foule, par la marche "Stars and Stripes" de Sousa.

celui de la jeune fille se croiserait; ce fut comme un choc, mais d'une infinie douceur. Lydie éprouva une de ces sensations indéfinissables, d'autant plus mystérieuses qu'elles sont encore inconnues au cœur; elle baissa les yeux en rougissant. Quant au jeune homme, il se sentit tout d'abord agréablement impressionné; mais subitement, par suite d'une réflexion, son front s'assombrit et ses lèvres se plissèrent amèrement. Il en voulait presque à cette charmante jeune fille de connaître Mme de Gassie et de la fréquenter. La baronne et Mlle Lydie, dans les bras l'une de l'autre, s'embrassèrent avec effusion; puis, M. Gresham serra la main de la baronne, et le père et la fille regardèrent leur voiture qui les attendait à quelques pas. Jacques était de plus en plus sombre; les embrassements de la baronne et de la jeune fille lui avaient causé une vive contrariété. — Maintenant, monsieur le comte, dit Mme de Gassie, revenant près de lui, je suis tout à vous. — Il s'inclina. — Mais, continua-t-elle, ce n'est pas ici, en plein air, que je dois vous recevoir; veuillez venir, je vous prie. Jacques suivit la jeune femme qui le fit entrer dans un petit salon, au rez-de-chaussée, dont

le modeste ameublement contrastait singulièrement avec le grand luxe que la baronne aimait à étaler, autrefois, sous les yeux de ses amis. Et comme Jacques avait l'air tout surpris de cette simplicité chez une femme qu'il avait connue se sacrifiant tout à ses goûts de luxueux, elle lui dit d'une voix très douce: — Ici, dans ma petite maison, rien ne ressemble à ce que vous avez vu dans l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo; mais dans cette retraite que je me suis choisie, je me trouve heureuse autant qu'il est possible que je le sois; loin d'éprouver de la gêne à recevoir dans mon ermitage les personnes qui m'ont connue autrefois et qui daignent encore me venir voir, de loin en loin, je suis devant elles, comme fière de ma modeste existence. Oh! je ne suis pas complètement abandonnée; parmi ceux pour qui je n'ai jamais rien fait, et, naturellement, ne me doivent rien, quelques-uns me sont restés amis fidèles. Quant à ceux qui m'ont été donnés d'obligeance, je ne les revois plus; pour certaines gens, un peu de reconnaissance est chose lourde. Mais je ne me plains pas, moins je vois de monde, mieux je suis; je me trouve dans la solitude, toute seule avec mes pensées...

compte M. Gresham et Mlle Lydie, sa fille, que vous avez vus tout à l'heure. — Ce M. Gresham paraît être un très brave homme. — Le meilleur des hommes, monsieur le comte, et d'une honnêteté à toute épreuve, ce que l'on ne pourrait pas dire de la plupart des "grands manieurs d'argent". M. Gresham a été un des gros financiers de la ville de Londres, il s'est complètement retiré des affaires il y a quelques mois. — Sa fille est charmante. — Vous pouvez dire adorable. — Quel âge a-t-elle cette demoiselle? — Pas encore vingt ans. — Et naturellement, dit Jacques ironiquement, vous vous occupez de son mariage. Elle le regarda avec une expression de douleur profonde et il vit de grosses larmes au bord de ses paupières. — Ah! monsieur de Valmont, dit-elle tristement, vous êtes cruel; oh! oui, bien cruel et toujours sans pitié pour moi! Jacques comprit qu'il avait été dur. — Je n'ai pu en l'intention de vous faire de la peine. — Vous savez pourtant qu'une parole de vous, ressemblant à un reproche, me frappe cruellement au cœur. Vous ne voulez pas oublier! Ne pourrais-je donc jamais obtenir votre pardon, malgré tout ce que j'ai fait et la

volonté de faire encore pour le mériter! Ce que j'ai fait, vous ne l'ignorez pas; je me suis retirée du monde pour me faire une nouvelle existence; j'avais l'amour du luxe: oh! est-il à présent mon luxe? J'ai eu la magnificence toilettes, les parures superbes, il me fallait briller, éblouir; voyez comme je suis habillée: et mes bijoux, où sont-ils? Vendus! Par des moyens que vous avez réprouvés, j'ai gagné de l'argent, amassé une fortune; oh! bien, cet argent, je le donne pour me réhabiliter à vos yeux. J'étais égolote, je ne le suis plus; à présent, que m'importe ma personne? Je ne m'occupe plus de moi, je pense aux autres, à ceux qui souffrent, aux trop nombreuses victimes du malheur et de l'indifférence des hommes. J'ai eu l'intention de disparaître tout à fait, de m'enterrer vivante dans un cloître; mais je ne me suis sentie ni assez pure, ni assez dégagée des choses terrestres pour me donner aux contemplations mystiques du ciel; je n'ai pas voulu profaner la robe des saintes filles de Dieu. Et puis, j'ai pensé que Dieu pouvait se passer de moi au pied de ses autels, et que je lui serais plus agréable en venant en aide aux enfants éphémères et abandonnés, et à tant d'autres déshérités de la vie. Je ne suis pas entrée en religion, mais j'en ai pas moins

renoncé au monde, à toutes ses pompes, comme à toutes ses joies. Oh! oui, allez, le renoncement est bien complet. Je n'ai plus rien de la mondaine que l'on a connue, et c'est vous, monsieur de Valmont, qui avez fait de moi une autre femme. — Madame, que dites-vous! s'exclama la jeune femme. Elle laissa échapper un long soupir et de nouvelles larmes lui vinrent aux yeux. — Je n'ai plus à vous cacher mes sentiments à votre égard, reprit-elle; après vous l'avoir avoué, je puis bien vous dire aujourd'hui encore, sans en être honteuse, que je vous aime. — Oh! madame... — Je vous en prie, laissez-moi parler; si vous saviez quel soulagement j'éprouve à dire devant vous ce que je cache aux autres avec tant de soin. Je vous aime, monsieur le comte; c'est mon amour qui m'a transformée, c'est mon amour qui m'a régénérée, et je dirais, si j'osais, qu'il m'a purifiée... Ah! mon amour, mon amour, c'est lui qui me dirige, qui me conseille et me dit: Voilà ce que tu dois faire! Je ne vous ai pas menti, monsieur de Valmont, en vous disant que je n'avais jamais aimé, que vous étiez mon premier amour. Aucun homme avant vous, n'avait attiré mon attention, j'étais restée indifférente aux paroles chuchotées à mes oreilles; mon insensibilité était telle que je

n'étais imaginé que je n'avais pas de cœur ou que ce cœur était de bronze ou de marbre. Me trompait-elle? Ah! depuis le jour où mon cœur jusqu'alors fermé s'est complètement ouvert comme j'ai trouvé qu'il était doux et bon d'aimer! Sans doute, l'amour a des tristesses, des amertumes, des douleurs; mais cela vaut infiniment mieux que d'avoir le cœur vide. Mon amour est sans espoir, je le sais; qu'importe, il est en moi, une force, une puissance, c'est par lui que je me sens vivre; si j'en souffre, j'ai par compensation, les joies intimes qu'il me donne. Là, dans mon cœur, son sanctuaire, je veux le conserver dans toute sa pureté jusqu'à ma dernière heure. Le jeune homme écoutait avec stupéfaction et, au même temps, avec un sentiment de profonde compassion. Il ne savait comment aborder le sujet qui était le motif de sa visite. Après un silence, Mme de Gassie reprit: — Je ne vous en veux pas, monsieur le comte, de m'avoir rappelé un passé que je désavoue, en faisant allusion au mariage de Mlle Lydie Gresham. Elle se maria, non pas seulement parce qu'elle est divine de belle et qu'elle a une dot de deux millions, mais encore et surtout parce qu'elle est merveilleusement dotée de toutes les

qualités du cœur et de l'esprit. Mlle Lydie est l'ange de la douceur et de la bonté, et je puis dire que jamais une malheureuse pensée n'a troublé la sérénité de son âme. Elle n'avait pas dix ans lorsqu'elle perdit sa mère, qui était une Française; elle-même est née en France, à Calais. Son père voulut qu'elle appartint plus à la France qu'à l'Angleterre, et il la plaça dans un des premiers pensionnats de jeunes filles de Paris, afin qu'elle eût une éducation toute française. Lydie avait alors douze ans.

Un ancien ami du baron de Gassie parla alors de moi à M. Gresham, qui désirait avoir à Paris une correspondante de sa fille; il me proposa cette mission de confiance, je l'acceptai et je puis dire que j'ai rempli consciencieusement, comme je le devais, les devoirs que je m'étais imposés.

[A continuer]

Strop calman de Mme Winiflow

Strop calman de Mme Winiflow Ce sirop a été en usage pendant plus de cinquante ans par des millions de personnes pour leurs enfants en dentition ou avec des succès parfaits. Il calme l'enfant, à moitié ses coliques, soulage les douleurs qu'il éprouve. C'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez les pharmaciens de la mode, sans frais de demander le sirop calman de Mme Winiflow. Les pharmacies de France et de l'étranger ont des notices en français.